

Anne Lurois

Libera me

Le monde grondait.

Tout le monde ne parlait que de ça. Je ne comprenais pas pourquoi, c'était si calme chez nous. Il y avait bien ces gens qui arrivaient en groupes. Ils ne faisaient, disait-on, que passer. Moi, ça ne me gênait pas, tant que je pouvais fuir la maison, rien ne m'importait que mes échappées. Quand, enfin, je rentrais, les bras chargés de petit bois ou de quelque lapin pris dans mes collets, c'était toujours la même chose : le sourire éteint de ma mère m'accueillait et mon père m'arrachait mes trésors en me jetant à la tête que je n'étais qu'un bon à rien, qu'il n'avait pas mérité d'avoir sur le dos une idiote et un simple, qu'un seul mot aurait suffi à nous envoyer chez les parasites. Ça, quand il était à jeun. La plupart du temps, il se contentait de frapper en silence. Ma mère se réfugiait dans son mutisme. Je me contentais de lire dans ses yeux et je devinais à son attitude quand elle avait été violentée ou battue. Je me taisais aussi. Mon cri était intérieur.

On me disait simple. De nombreux éléments m'échappaient mais je ressentais des choses que je ne savais expliquer. Des âmes bonnes, ici, il y en avait peu. Il y avait bien la grande maison. Ces gens-là étaient différents. Denisa y vivait avec sa famille. Son père était médecin, sa mère musicienne. Si les villageois leur portaient des regards suspicieux, eux n'étaient que générosité en retour. Je croisais toujours avec plaisir leur sourire bienveillant. Les soirs d'été, Denisa chantait devant la fenêtre, accompagnée au piano par sa mère. Je les écoutais, caché dans les buissons, ne parvenant pas à m'arracher à ces moments de plénitude. La voix limpide de Denisa me pénétrait, je fredonnais, surpris de pouvoir à mon tour jouer de cette voix dont

j'usais si rarement. J'ignorais tout de la musique mais le chant me procurait une émotion intense. Je pris l'habitude de chanter et me laissais envahir.

Un jour, je croisai Denisa. Je n'avais jamais eu l'occasion de l'approcher et j'admirais pour la première fois la noirceur de ses cheveux, la finesse de ses traits, l'éclat de ses yeux.

Je fus surpris d'entendre cette voix qui, dans mon esprit, n'était que mélodie. Toute la délicatesse de la musique résonnait dans chacun de ses mots.

– C'est très beau Petr, dit-elle, laissant mourir sur mes lèvres les dernières notes de ce morceau appris en l'écoutant.

– Tu devrais venir chanter avec moi.

Je répondis non de la tête quand ma voix et mon corps tout entier ne demandaient qu'à dire oui.

– Nous trouverons une solution, dit-elle.

Quelques jours plus tard, son père vint demander au mien de me permettre de l'aider dans certaines tâches. Le salaire convenable qu'il proposait fit taire toutes les hésitations de mon géniteur. C'est ainsi que s'ouvrit à moi une voie inespérée : la musique. J'étais bien incapable de déchiffrer une partition mais je filais les notes dans leur course folle sur les lignes offertes comme un horizon. Je descendais au plus profond de mon ventre ou, au contraire, caressais d'un souffle le bout de mes lèvres pour faire naître des émotions.

Je vivais mon premier bonheur et l'argent rapporté à mon père garantissait ma tranquillité. Jusqu'au jour où il m'empêcha de sortir.

– Pas aujourd'hui, dit-il, me barrant le passage.

Le ton avait été si dur que je n'insistai pas. Je restai avec ma mère. Nous avions ordre de ne pas bouger.

Lorsque, le lendemain, je partis en courant, mon père ne m'accorda pas un regard. Il ne me prêta pas davantage d'attention quand je revins, fâché d'avoir trouvé porte close. La grande maison était fermée. Les voisines m'épiaient derrière leurs rideaux. Comment Denisa avait-elle pu m'abandonner ? Je lui en voulais de son indifférence et de ce que je jugeais comme

une faiblesse, celle de n'avoir pas eu le courage de me dire que je ne l'intéressais plus. Elle m'avait ouvert à l'émotion et me renvoyait à mon univers hostile.

Je renouai avec le silence et mes longues marches le long de l'Ohre. Mes heures de joie tambourinaient leurs notes dans ma tête, je tentais en vain de les étouffer sous le claquement de mes pas. Le chant des oiseaux, le murmure de l'eau m'étaient insupportables. Je me voulais sourd à toute mélodie. Je repris mes chasses au petit gibier avec plus de cruauté, ramassai du bois par habitude et rentrai, épuisé par ma lutte pour garder le silence. Ma voix aurait voulu chanter sa colère, mon esprit la muselait. Quelque chose s'agitait au plus profond de moi sans que je puisse l'exprimer, un sentiment de malaise que l'attitude déterminée de mon père accentuait.

J'approchais chaque jour davantage de la forteresse ; cette ancienne prison, construction massive, m'avait toujours fasciné. Au pied des remparts, j'étais petit et insignifiant, tout ce dont avait besoin mon esprit qui, dans sa simplicité, s'était vu grandi par le chant. J'avais perçu l'intérêt de Denisa et de sa mère pour mes progrès. Elles m'avaient expliqué la musique, enseigné quelques rudiments pour faciliter nos échanges, m'avaient appris à poser ma voix puis, progressivement, m'avaient laissé m'exprimer. La musique me pénétrait, me libérait. J'avais, pour la première fois, l'impression d'exister autrement que pour prendre des coups ou recevoir le regard douloureux de ma mère. Lorsque la voix de Denisa venait se poser sur la mienne, je me sentais vivant et fort. Nous ne faisons qu'un dans le chant et ce lien était plus puissant que tout. Le départ de Denisa et des siens m'avait plus violemment meurtri que la rage de mon père. Les poings de ce dernier marquaient mon corps, l'absence me brisait l'âme.

J'avais dans le silence de mes voix intérieures. Mon regard s'imprégnait de folie au point de faire fuir les rares personnes qui croisaient mon chemin. Il m'arrivait souvent de me cacher au pied de la forteresse. C'est là que je perçus la musique. Je m'étais arrêté pour me reposer. J'allais sortir un croûton de ma poche quand les premières notes glissèrent jusqu'à moi. Je crus un instant à une facétie de mon esprit perturbé. J'allais me prendre la tête entre les mains pour faire taire ces résonances lorsqu'une mélodie m'envahit. Je reconnus un violon pour avoir souvent écouté le vieux Jozef faire chanter et pleurer son instrument dans l'espoir d'arracher un sourire et une pièce aux passants. Lui aussi avait disparu un matin dans l'indifférence générale.

La musique qui m'enveloppait ne ressemblait à rien de ce que je connaissais, elle coulait comme la rivière à mes pieds, charriant la vie et la mort. Tantôt lente, tantôt tumultueuse, elle entraînait dans son courant toute mon aigreur et donnait à ma voix des envies de la suivre. J'étais si transporté qu'il me fallut quelques instants pour entendre le silence.

Les heures s'étaient écoulées, le jour déclinait et je ne voulais pas inquiéter ma mère. Je repris donc le chemin du village, non sans promettre au musicien invisible de revenir m'abreuver à son art.

Je revins chaque jour. Le silence me rendait nerveux. J'arrivais en courant, essoufflé, le cœur battant dans l'attente d'une pluie de notes qui ne venait pas. Seul régnait le martèlement des bottes dans l'enceinte de cette ancienne prison. J'avais interrogé mon père sur ces gens qui passaient toujours. Sans succès. J'aurais aimé en savoir plus. Personne ne voulait m'éclairer. Je voyais des groupes prendre la direction de la forteresse, d'autres en partir, tous semblaient accablés. Les jours passaient, le musicien ne revenait pas. Je commençais à me demander si je n'avais pas rêvé lorsqu'enfin, la musique se fit à nouveau présente. Des instruments. Des voix.

Des voix d'hommes, graves, lourdes, profondes.

Le temps se figea.

Ils travaillaient une œuvre dont j'ignorais tout mais qui criait la douleur. Des femmes vinrent leur répondre, s'entremêler, exhiler une tension qui s'insinuait dans mon corps. C'est alors que le chœur s'effaça devant une voix que j'aurais reconnue entre toutes. L'émotion fut si intense que des larmes inondèrent mon visage. Je fermai les yeux, inspirai longuement pour juguler mes sensations et tendre toute mon attention vers l'écoute. Cette voix fragile et chaude qui s'était tue brutalement venait à moi dans une plainte déchirante. J'écoutais sans parvenir à me détacher, guettant la voix de Denisa qui me soufflait espoir et inquiétude.

Le silence m'écrasa soudain. Jamais je ne m'étais senti si seul. Je regagnai la maison, la tête pleine de musicales lamentations, l'âme serrée dans l'incompréhension, le cœur guerrier, prêt à me battre contre des montagnes pour joindre ma voix à celle de mon amie.

Un concert fut donné.

Au lendemain de journées pleines d'agitation, le calme revint autour de la forteresse.

Je partais rejoindre mon poste d'écoute lorsque j'entendis dans le petit matin glacial la chaleur d'un chant qui me pénétra. J'approchai. Une colonne humaine avançait d'un pas lourd. Quelques notes cristallines, reprises par un chœur, illuminaient cette procession.

Je suivis aussi longtemps que possible la voix pure de Denisa.

Elle ignorait sans doute, comme moi, qu'ils étaient le dernier convoi de Terezin ^[1] pour Auschwitz.

1 – Au nord de Prague, Terezin, antichambre d'Auschwitz, est le symbole d'une terrible mystification. De nombreux artistes, notamment des musiciens, internés là, imposent une vie culturelle que les nazis exploitent pour servir les intérêts de leur propagande et aveugler la Croix-Rouge internationale.